

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 69

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : L'invisible aimée
Autor: Bertot, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256911>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT
par A. BIÉTRY

(SUITE)

La troisième porte donnait dans le salon de réception du Prince, touchant à la salle du trône, et la quatrième dans la chambre à coucher. Une dernière pièce avec entrée en haut du petit escalier était occupée par le valet de chambre de Son Altesse.

Si nous gravissons d'ici cet escalier nous arrivons aux greniers dans lesquels une porte solidement garnie de verrous nous donne accès. Nous avons ici dans la partie orientale de la muraille une grande fenêtre à plein cintre, ou plutôt une porte et trois petites fenêtres prenant jour sur une petite cour qui sépare la Résidence de la Chancellerie. Cette porte donnant ainsi sur le vide à l'extérieur se retrouve au deuxième et troisième étages de ces greniers qui en comptaient quatre jusqu'au faite. Des pillards en ont enlevé les planchers dont il ne reste plus que des pièces isolées, au temps où le Château étant abandonné se trouvait à la merci de tous venants. Ces portes cintrées dont nous venons de parler servaient à monter au moyen de poulies le bois de chauffage et d'autres fardeaux trop lourds et volumineux pour être introduits par le petit escalier.

On remarque dans l'épaisseur de cette muraille un escalier dérobé. Il en existe un pareil à l'angle nord ouest du couloir qui conduit depuis le pied du grand escalier

au jardin. Il débouchait, à l'intérieur dans la chambre du second étage, la première à droite en venant du corridor du haut. En sondant le mur on en découvre parfaitement l'entrée. Il est fermé dans le bas par une porte fixe. Celui-ci pouvait servir pour échapper inaperçu dans le grand jardin. »

On remarque dans l'épaisseur de cette muraille un escalier dérobé fort étroit qui descendait à l'angle nord-est du bâtiment, d'étage en étage, jusqu'au sol de la petite cour, et toujours dissimulé entre murs.

En nous engageant vers l'ouest dans ces immenses greniers nous arrivons à leur extrémité dans cette direction en traversant deux compartiments de chambres contigües. C'étaient ici les prisons destinées aux ecclésiastiques qui avaient encouru quelques châtois. Trois petites fenêtres carrées pratiquées dans la muraille occidentale y amenaient l'air et la lumière. Ce fut dans ces cellules aériennes que furent enfermés en 1792 l'abbé Lémane et le curé Copin du Noirmont pour cause de leurs idées avancées. Les paroissiens de ce dernier étant venus pour l'enlever nuitamment, munis d'une très longue échelle ne purent parvenir à atteindre à cette hauteur et durent ainsi renoncer à cette tentative infructueuse.

Redescendons d'ici dans la grande cour par l'escalier d'honneur non sans admirer encore la construction de celui-ci. De la sortie de la Résidence nous nous dirigeons vers le bâtiment de la Chancellerie, qui fait suite au premier, et forme la grande cour triangulaire au nord-est.

La tourelle qui existe entre les deux édifices et qui sert de cage à l'escalier en spirale, dont nous avons déjà parlé, donne entrée dans la cuisine et dans la petite cour

intermédiaire et relie en même temps les façades des deux bâtiments. Sous sa toiture jadis en forme de dôme, on voit encore le cadran solaire établi sous le prince de Wangen.

L'entrée principale de la Chancellerie se trouve au fond de la cour. A droite en entrant dans le corridor une porte étroite conduisait aux prisons des Sept-Pacelles, auxquelles on descendait par un escalier en pierre comme étaient aussi tous ceux du Château de 24 marches fort raides. On arrivait alors dans un couloir très étroit et tout à fait obscur, sur lequel s'ouvraient sept petites portes correspondant au nombre de cachots bas et restreints, où l'air n'arrivait que par de petites ouvertures pratiquées à travers une muraille de dix pieds d'épaisseur. De ces sept cachots trois ont été démolis pour faciliter l'entrée et le service des archives renfermées dans la tour du Coq; mais il en reste encore quatre assez bien conservées, sauf l'enlèvement des portes épaisses en chêne lourdement ferrées et verrouillées dont on peut en voir encore une renversée, ainsi qu'un des gros blocs de pierres enchassées dans le sol et auxquels était fixé un fort anneau de fer pour arrêter la chaîne qui retenait le prisonnier. Ces cellules mesuraient un mètre 70 centm. de largeur et deux mètres 30 centm. de longueur. Leur hauteur était en moyenne de deux mètres 50 centm.

La première cellule était entièrement revêtue en fortes planches qui ne laissaient parvenir le jour que par une ouverture circulaire de 17 centm. à la hauteur de 0,30. La deuxième cellule prenait jour par une ouverture de 40 centm. de haut sur onze centimètres de large. La troisième cellule, celle

Feuilleton du Pays du dimanche 10

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Je lui pris les mains et la priai avec chaleur de remercier Mademoiselle...

— Cécile.

... Mademoiselle Cécile de l'inoubliable concert qu'elle venait de me donner.

Je demandai s'il ne me serait pas possible de l'entendre un autre jour encore.

— Oh! oui, monsieur, s'écria la mère avec élan. Oh! oui, revenez, je vous en prie, Cela fait tant de bien à ma pauvre enfant, d'être entendue par vous! Revenez demain, revenez tous les jours, si vous le voulez et si vous devez rester quelque temps à Avallon.

— Mademoiselle Cécile serait-elle malade?

— Non, pas précisément. Elle n'est pas malade, et pourtant elle meurt lentement, consumée par un chagrin auquel il n'est pas de remède. Et depuis hier, depuis que nous avons reçu votre lettre, elle me semble revivre. Oh! vous reviendrez demain, n'est-ce pas?

Je n'eus aucun mérite à le promettre. L'aventure était bizarre. J'étais venu en importun, et c'est moi qu'on remerciait! Le jardinier m'avait presque mis à la porte, et on me suppliait de revenir!

Quelle singulière maison, pensai-je en grimant au milieu des jardins et des petits sentiers qui remontent vers la ville. Quelle singulière chanteuse, qui vit encloîtrée et qui ne demande qu'à se faire entendre! La femme n'est que contradiction!

V

— Le soir de ce jour-là, je mis sur les dents tous les jardiniers fleuristes d'Avallon, en leur commandant des gerbes de fleurs, des corbeilles triomphales, telles qu'on n'en vit jamais en la modeste petite ville. Je fis porter le lendemain matin une vraie moisson fleurie à la villa des Églantines. — T'ai-je dit que la maison s'appelait la villa des Églantines? — C'était un peu envoyer de l'eau à la rivière; mais je ne m'en souciais guère.

Et de nouveau je passai une heure d'extase.

Que te dirai-je de plus? Je revins encore le lendemain; puis un autre lendemain, je revins tous les jours. Mon voyage dans le Morvan s'arrêta à Avallon, qui n'en est que le seuil. Je n'allai pas plus loin. Chaque jour je m'éprenais de plus en plus de la cantatrice invisible. Elle s'était apprivoisée peu à peu. Maintenant nous causions, elle derrière ses

dans laquelle Petignat fut enfermé, avait un jour plus étroit encore, placée, du reste, comme toutes les autres, à un mètre 90 au-dessus du sol, fortement dallée et cimentée.

Lorsqu'en 1872 nous étudions minutieusement, et à fond toutes les diverses parties du Château, pour en faire le relief qui se trouve actuellement sous une vitrine à la salle dite des Princes, nous remarquâmes dans cette troisième cellule, sur la paroi de droite en entrant, des lettres indiquant l'essai d'écrire, avec une pointe de fer, dans l'épaisse couche de mortier le nom de Petignat, et répété à diverses fois, comme suit. P. t. Pe, Petign. Peq. et accompagné de figures grossièrement dessinées, avec le monogramme de Jésus-Christ J. H. S. A côté, se trouve la date de 1740. Cette troisième cellule était ainsi évidemment celle qu'avait occupée Petignat. Dans la tour des prisons formant l'angle sud-ouest du bâtiment jadis de la Conciergerie, converti plus tard en prisons, puis en école d'horlogerie, au dernier étage, dans l'angle d'une fenêtre et sur l'embrasure, on voyait aussi creusé dans le mortier le nom de Pierre Petignat, en écriture cursive faite avec peine et hésitation, qui ressemble singulièrement à la signature du commis. Dans le voisinage de cette inscription, il y a encore plusieurs essais de gravure ce mot, comme cela a eu lieu aux Sept-Pucelles. Ceci établit de fait que la santé du malheureux vieillard dépérissant aux Sept Pucelles, de manière à faire craindre qu'il mourût avant la clôture du procès qui devait le conduire à l'échafaud, on dut le transférer dans un cachot moins meurtrier.

(A suivre.)



Histoire d'une plume

— Je ne suis qu'une légère petite chose. Un souffle d'enfant peut me chasser dans l'espace. Jamais, de mes brindilles blanches, je n'ai touché l'encre noire, et je ne puis, comme beaucoup de mes sœurs, me vanter d'avoir écrit des poèmes. Je suis née sous l'aile d'une colombe qui logeait, avec son ramier, dans un grand arbre, devant la porte d'un superbe château.

J'ai été petite si longtemps que je ne me souviens pas de grand'chose jusqu'au temps des nids. Je ne me rappelle que les longs roucoulements qui confondaient les voix des deux époux, et ne cessaient le soir que pour recommencer le matin. Ainsi s'écoulait leur vie. L'intendant du château et sa femme se plaignaient d'un bruit si monotone. J'ai tou-

jours éclatantes de verre, moi dans le jardin enbaumé. Sa voix, lorsqu'elle parlait, était presque aussi séduisante, aussi émouvante que lorsqu'elle chantait. Elle descendait jusque dans les profondeurs de mon être.

Je découvris alors que cette virtuose sans rivale était aussi une intelligence d'élite. Cela ne se voit pas souvent. Elle était poète, elle savait beaucoup, elle avait pour tout ce qui est beau et bon le culte d'une âme dégagée des pehisses, et des mesquineries de ce monde. Que nous nous accordions bien !

(A suivre.)

jours pensé que l'envie faisait le fond de leur rancune.

Un jour vint pourtant où d'autres soucis occupèrent la colombe. Elle se mit en quête à travers champs, voletant, picorant, dépoilant quiconque se laissait faire. Paille, mousse, ouate, débris de toute provenance étaient bons à sa petite griffe rose. Elle portait brin à brin sa récolte et l'ajoutait au travail commencé. Le bec tordait les branches, les pattes s'en mêlaient aussi, et l'amour maternel dirigeait l'œuvre charmante. En peu de jours, le nid fut fait. Quelques brins de duvet, recueillis à grand'peine, en tapissaient l'intérieur, mais il y restait encore une place rugueuse où se serait meurtrie la chair du nouveau-né. Alors, la colombe implora du regard un agneau qui passait, mais il refusa d'accrocher sa laine aux épines. Elle envia ses cheveux à une belle-fille, qui ne voulut pas les couper pour lui plaire. Elle se tourna vers son époux qui roucoulait à plein gosier et n'écoula pas sa requête. Enfin, courageuse et tremblante à la fois, elle se prit sous son aile et l'arracha. Elle n'avait jamais souffert, la pauvre, et v'là que, par un jeu du sort, sa première douleur était volontaire.

Je reçus les trois œufs blancs et ronds où dormaient les bébés à venir. Avec quelle patience ils furent couvés ! Que de longues nuits, que de longs jours passa la mère à leur communiquer sa chaleur et sa force ! quel émoi navrant, lorsqu'une branche, poussée par la brise, vint briser deux œufs sur trois ! mais enfin, le dernier devait payer tant de peines. Un beau matin, la coquille s'ouvrit brusquement, et le petit ramier montra son bec par la cassure.

Au bout de huit jours, le berceau devint inutile ; le nouveau-né savait déjà se tenir sur une branche à côté de sa vigilante mère. Moi, je restais au fond du nid, surveillant les progrès de l'audacieux. H las ! son premier succès enfanta la témérité. L'oi-ilon partit bientôt d'un bel essor... et s'abattit un moment après sur le sol, où son sang rejaillit en gouttelettes. Pauvre colombe ! elle s'élança vers son petit, le regarda avec angoisse, puis, revenant vers la branche favorite, elle se cacha la tête sous l'aile d'où j'étais sorti, si resta tout le jour immobile, sans picorer ni roucouler.

Vers le soir, l'intendant, venant à passer, vit l'oiseau mort qui gisait à terre.

— Tiens ! dit-il, il y a donc un nid là haut ?

Puis il grimpa jusqu'aux premières branches, atteignit le fragile édifice où j'étais couchée, et le porta dans la grande chambre du château.

Là, dans un petit lit aux rideaux bleus, gisait un enfant dont je n'oublierai jamais la figure. La chair en était transparente comme si quelque cerge eût brûlé à l'intérieur. Peut-être était-ce son âme qui respnissait davantage au moment de quitter son corps. Ses yeux avaient une beauté profonde et voilée qu'on trouve rarement chez les humains, même à l'automne de la vie. Il ne ressemblait pas plus aux enfants de Norvège que la grappe de pampres noirs ne ressemble au brin de paille avoie. Un rayon de soleil couchant entra par la porte ouverte et vint dorer ses boucles brunes, pendant qu'il suivait du regard la course folle des atomes dans le rayon multicolore.

Près de laise tenait une femme qui avait dû être jeune et jolie avant qu'elle qu'elle l'eût fait vieillesse que les années l'eussent faite belle. Elle avait des yeux noirs, lumineux et doux, pareils à ceux du petit ma-

lade, et, chaque fois que la toux soulevait cette forme enfantine, la pauvre femme tré-saillait, comme frappée par un coup de marteau.

L'intendant lui montra le nid :

— Madame, dit-il à voix basse, voici un joujou pour M. Manuel, qui me demandait toujours, quand il se portait bien, de lui dénicher des oiseaux.

— Qu'est donc devenu le petit ? demanda-t-elle.

— il a voulu voler et il s'est écrasé à terre.

Elle passa sa belle main sur son front et murmura :

— Merci, Antoine, mais Manuel est trop malade pour jouer.

Et elle reprit sa posture attentive.

L'intendant s'en alla, remportant le nid et moi avec. D'jà je regrettais de quitter ces deux êtres si touchants et si beaux, mais, par bonheur, l'air remué par le mouvement de la porte, m'arracha de mon asile et me fit tomber près du lit. L'enfant, qui m'avait aperçue, étendit la main pour me prendre et me mit contre sa joue en feu.

— Maman, dit-il, mon ange gardien est près de moi, car voici une plume de son aile. Je serais bien content de le voir tout à fait. Tu sais, quand on est très malade, il vous emmène avec lui... Est-ce dans un pays chaud, dis, maman, comme dans notre beau Brésil ? Il y faudrait si bon ! maintenant, j'ai froid. Je voudrais être entouré de plumes comme celle-ci... elle est si gentille ! Tiens... je te la donne.

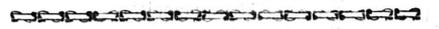
A l'aide d'une épingle, elle me fixa sur son corsage pour que le cher petit ne crût pas qu'on dédaignait son cadeau. Puis, comme il devenait aussi pâle que moi-même, elle se pencha davantage encore sur le lit aux rideaux bleus et appuya ses lèvres sur le front déjà glacé.

Elle resta là toute la nuit à épuiser le premier accès d'une douleur sans larmes. Au matin seulement elle se releva, m'aperçut, éclata en sanglots et me cacha dans un médaillon qu'elle ne devait jamais quitter. Il contenait l'image d'un jeune homme qui ressemblait à l'enfant mort.

Pendant bien des années, je restai là, comptant les battements de ce cœur en détresse, écoutant le tic-tac de cette horloge humaine, dont tous les rouages se brisent tour à tour avant que l'heure solennelle vienne à tinter. D'ordinaire, de cette mère, je recevais les baisers de sa bouche, et les larmes de ses yeux. Parfois, elle s'accoudait à la fenêtre, regardant le vol des colombes. Celle à qui j'avais appartenu jadis passait, fendait l'espace avec ses ailes, heureuse de ses amours fières de ses couvées nouvelles... Et je plaignais l'âme mère et j'avais pitié des humains, chez qui le cœur porte des plaies inguérissables.

Maintenant, elle est guérie, elle est morte. Ce soir, on ne l'emerra avec elle. N'est-ce pas une haute destinée pour une petite créature comme moi, jouet de l'espace, voletant au gré du vent qui la touche ?

CAMILLE BRUNO.



Les Fourrages-Racines

Les tubercules et les racines proprement dites, que nous désignons dans leur ensemble sous le nom de fourrages-racines, constituent des produits très précieux pour l'alimentation des animaux de ferme.

Par leur composition, et surtout la quantité très élevée d'eau qu'ils renferment, ces ali-